

EXPOSITION

INCURABLES

AVEC LES ŒUVRES DE LA COLLECTION IAC, VILLEURBANNE / RHÔNE-ALPES

MIMOSA ECHARD, KAPWANI KIWANGA, SANDRA LORENZI,
JEAN-MARIE PERDRIX, DANIEL STEEGMANN MANGRANÉ

6 MAI - 24 JUIN 2022

UNITÉ D'ENSEIGNEMENT « PRATIQUES CURATORIALES »
GALERIE ARTEMISIA, ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE, *Lyon*

Sidéré vis-à-vis des événements qui surviennent ou frappé d'inconscience face à la dégradation de l'environnement qui l'entoure, l'Homme moderne reste immobile, angoissé, tiraillé par la peur et les doutes quant à l'utilité de ses actions, comme incurable. En même temps, comme l'affirme François Cheng dans *De l'âme*, « Une confuse volonté de puissance le pousse à obéir à ses seuls désirs, à dominer la nature à sa guise, à ne reconnaître aucune référence qui déborderait sa vision unidimensionnelle et close ». Ainsi, conclut le poète, « il est terriblement angoissé, parce que terriblement seul au sein de l'univers vivant ». Renfermé.es sur nous-mêmes dans l'espoir vain de nous protéger de ce que nous avons engendré, nous semblons oublier que l'autre, celui qui se trouve au dehors, qu'il soit animal ou végétal, peut aussi nous surprendre et par ce fait, agir sur nous. En se proposant comme une expérience immersive à la manière d'une promenade en forêt, l'exposition est une invitation à la rencontre de cet autre.

La fragilité des œuvres et la profusion de leurs détails convoquent un regard attentif. Peu à peu, l'étrangeté première cède la place à une proximité insoupçonnée. Le visiteur ou la visiteuse s'extrait alors de lui/elle-même pour se penser comme constitutif.ve de l'ensemble du vivant, en interaction avec les autres espèces, dans une relation qui abolit toute hiérarchie préconçue. Est-ce là le remède ?

Il s'agirait pourtant d'être prudent.e. La forêt est un milieu qui reste hostile. Dans cette contemplation, il ne s'agit pas de s'oublier ; les œuvres elles-mêmes nous le rappellent par leur ambivalence. Leur fragilité n'est bien souvent qu'apparence et dissimule une puissance que nous avons, à l'origine, nous-mêmes décelée puis utilisée, à notre avantage. Végétales, animales, ces incarnations ne font que nous renvoyer à notre propre violence, aux différentes altérations que nous avons pu causer sur notre environnement. Ainsi, par cette ambivalence, l'interaction se fait agonistique et le remède, ambigu, peut devenir poison, se muant en *pharmakon* (« remède » et « poison » en grec ancien).

Cette ambiguïté entre ce qui soigne et ce qui tue donne cependant lieu, à l'échelle de l'inframince, à des hybridations entre matières naturelles et artefacts qui s'allient, comme en symbiose, et perdurent, bien qu'altérés. Quel est alors le juste équilibre à trouver dans cette relation que nous entretenons avec l'environnement ? Entre réparation et rectification, la frontière reste difficilement perceptible.

À l'ère de l'anthropocène où le geste artistique se pense comme réparateur ou du moins comme révélateur, *Incurables* engage un questionnement métaphysique sur la relation que nous entretenons avec le vivant, ou plutôt sur la détérioration de cette relation et ses causes. En prenant acte de l'imprévisible organique, le visiteur ou la visiteuse embrasse à la fois sa beauté et sa monstruosité et reprend, pour un instant au moins, la place qui lui appartient dans un écosystème où chaque entité est interdépendante.

Commissariat collectif :

Sarah Andriamahakajy, Mathilde Badie, Toni Quadri, Lou Geyer, Romane Tassel, Gabrielle Balagayrie, Louise Fiorio.

Exposition élaborée dans le cadre de l'UE « Pratiques curatoriales » dirigée par Stéphanie Fragnon, David Gauthier et Isabelle Baudino, de l'ENS de Lyon et par Nathalie Ergino et l'équipe de l'IAC.

UE PRATIQUES CURATORIALES

Cette UE professionnalisante permet aux étudiant.es participant d'acquérir par la pratique et au contact de professionnels les techniques de conception d'une exposition d'art contemporain à partir d'œuvres qui appartiennent à une collection publique.

Les étudiant.es sont amené.es à concevoir un commissariat collectif d'exposition en art contemporain, en définissant leur propos de génération. Du concept à la médiation en passant par les aspects techniques de conservation et de montage, sous la forme d'un commissariat collectif, ils/elles s'initient à toutes les composantes des pratiques curatoriales en art contemporain. L'UE s'adresse aux élèves et étudiant.es de l'ENS, elle est co-animée par l'équipe de l'IAC qui intervient au cours des 12 séances (directrice, régisseur, responsable de collection, médiation, communication...).

L'exposition ainsi réalisée dans la galerie Artemisia est accessible aux étudiant.es et aux personnels de l'école, et également au public extérieur et elle participe également à la mission de diffusion de la création artistique. Les étudiant.es bénéficient d'une expérience professionnelle, reconnue par les métiers de l'art.

SANDRA LORENZI

Née en 1983 à Nice

Vit et travaille à Nice et Montreuil

Sandra Lorenzi produit des dessins, des sculptures, des écrits et des installations. La forme, dans son travail, est toujours ouverte aux sens et à l'imaginaire, et si ses sources d'inspiration viennent notamment de l'anthropologie et des arts premiers, elle crée des espaces fictionnels nouveaux dans lesquels les visiteurs sont invités à entrer.

Sandra Lorenzi est artiste-intervenante depuis 2016 au sein du Laboratoire Espace Cerveau de l'Institut d'art contemporain¹.

« Ma pratique est conceptuelle sans pour autant s'inscrire dans le champ de l'art conceptuel. Je fonctionne par hybridation de notions et de concepts, en lien avec les images et mes lectures » précise Sandra Lorenzi. Cette appétence pour la philosophie et la littérature puise ses racines dans une formation en classe préparatoire littéraire, et se déploie dans la composition de ses poèmes. Pour elle, les mots et l'art sont indissociables, et ses œuvres sont une « matérialisation de l'objet de pensée ».

Bol chantant et Psaume, 2016

Disques en laiton, socles en bois et acier, sel, patines, bol tibétain, moteur, sauge, corde, pochoir au mur, mine de plomb

Dimensions des disques : le grand 60 x 60 cm, les deux petits 40 x 40 cm

Psaume : 70 x 70 cm

À l'intérieur d'un bol en laiton, du sel suit un mouvement circulaire constant, produisant un léger bruit perceptible à qui tend l'oreille. De part et d'autre deux bâtons de sauge blanche, réputée purifiante, ont été partiellement brûlés. Un psaume composé par l'artiste et inspiré d'un psaume médiéval de Guillaume de Saint-Thierry joue avec le reste de l'installation, en invoquant poétiquement les notions de restauration, de dégradation, de mouvement. Texte, son, fumigation : par l'expérience multi-sensorielle qu'elle propose, l'on est tenté de qualifier l'œuvre de Sandra Lorenzi d'immersive et totale.

Le sel en perpétuelle rotation à l'intérieur du bol et la consommation des bâtons de sauge renvoient à l'inexorabilité de la dégénérescence, mais aussi, et c'est dans cette ambiguïté que l'on peut trouver une clé de compréhension de notre rapport tourmenté au vivant, à celle de la régénérescence.

Le sel conserve, par ses propriétés hygroscopiques, c'est-à-dire d'absorption de l'eau et de l'humidité de l'air ; il dégrade, en attaquant le laiton du bol. La consommation de la sauge est aussi la promesse d'une purification : telle est la dualité de l'action du feu. Les résonances spirituelles et contemplatives de l'œuvre dissimulent la violence de cette attaque, d'autant plus effrayante qu'elle se cache sous une apparence thérapeutique et confortablement rituelle. Dans la tradition bouddhiste, les bols

1. Initié par l'artiste Ann Veronica Janssens et Nathalie Ergino, directrice de l'IAC, ce projet propose d'interroger, à partir du champ des expérimentations artistiques, les recherches pratiques et théoriques permettant de lier espace et cerveau. Interdisciplinaire, ce Laboratoire rassemble les réflexions et les expériences d'artistes et de scientifiques (neurosciences, physique, astrophysique) ainsi que celles de philosophes, d'anthropologues, de théoriciens et d'historiens de l'art. À partir de la Station (1)0, le Laboratoire espace cerveau entame un nouveau cycle et étend son champ d'exploration aux liens organiques qui unissent l'humain au cosmos.

chantants tibétains sont des bols dans lesquels le mouvement rotatif d'un maillet émet une vibration supposée restaurer notre équilibre intérieur. La guérison de l'âme par l'objet se meut dans l'œuvre de Sandra Lorenzi en dégradation de l'objet par le sel.

À quoi renvoie ce sel ? À nos actions, guidées par un élan salvateur et qui se révèlent *in fine* dévastatrices ?

L'exposition est introduite par l'œuvre de Sandra Lorenzi, puisque celle-ci laisse elle-même la porte ouverte à de multiples interprétations. Le texte du psaume laisse songeur : à l'inverse d'une explication traditionnelle clarifiant le projet d'une exposition temporaire, il initie pour les visiteurs une promenade déconcertante mais peut-être aussi revivifiante au travers d'un écosystème d'œuvres, dont la violence plus ou moins trouble est le symptôme d'une incompréhension de la puissance « pharmakonique », si l'on peut dire, du vivant.

MIMOSA ECHARD **Née en 1986 à Alès** **Vit et travaille à Paris**

Le travail de Mimosa Echard porte essentiellement sur ses expérimentations hybrides à la croisée du végétal et de l'artificiel, de l'humain et du non-humain. En mélangeant cire d'abeille et cire dépilatoire, ou encore pilules contraceptives et plantes médicinales aux vertus apaisantes, Mimosa Echard, volontiers qualifiée de sorcière postmoderne, interroge nos perceptions du vivant.

Telos, 2019

Tirages argentiques, noyaux de cerise, fougère, stickers, pétale de calendula, gélules, capsules, coquilles d'escargot, figurine, billes de verre, fleur de clitoria, tissu, latex, colle bleue, colle vinylique, latex, 146 x 341 cm
Œuvre réalisée dans le cadre de l'exposition *Mimosa Echard et Shanta Rao - Pulpe*, École municipale des Beaux-Arts Galerie Edouard Manet, Gennevilliers, 2019

Telos signifie en grec « la plus haute puissance » et son dérivé latin désigne l'idée de ce qui est « étendu ». Le terme cache encore d'autres sens : l'accomplissement ou l'achèvement, ainsi que l'idée de la cause qui produit des effets. L'artiste fond divers matériaux et les rassemble sous l'apparence d'un immense cataplasme. Mais s'agit-il d'une proposition de guérison et de remède ?

Le travail de Mimosa Echard rencontre la notion de *pharmakon* : dans ses mixtures, tout est question de dose et d'effets contraires ou complémentaires. Si le calendula, les noyaux de cerise ou la fleur de clitoria sont connus pour leurs vertus apaisantes et médicinales, leur confrontation à des colles chimiques et divers composants artificiels crée une ambivalence.

L'œuvre nous donne à voir des gestes contraires. Derrière l'accomplissement se cache aussi dans le « telos » le dépassement et l'idée de fin, d'incurabilité. Pourtant, *Telos* constitue peut-être un remède à nos maux actuels. L'œuvre contribue à relier humain et non-humain. Elle agit comme une invitation à retrouver le vivant en renouant avec des pratiques médicinales naturelles ancestrales, liées à la spiritualité et la magie ou la sorcellerie, d'où découle également un questionnement sur le pouvoir du féminin.

Telos entre ici en dialogue avec *The Marias* de Kapwani Kiwanga. L'œuvre ne suggère cependant pas une vision nostalgique du passé, elle questionne au contraire l'existence d'un éco-système hybride et complexe. Visuellement très forte, à la fois œuvre panoramique et microscopique, elle fait porter notre regard sur les interactions à différentes échelles. Conçue comme une surface organique, elle fonctionne comme un milieu, qui fait rentrer les différences en réseau et en co-dépendance. Ainsi, *Telos* ne donne pas de réponse évidente à l'incurabilité ou non, mais elle contribue à la réflexion en intensifiant les questionnements.

JEAN-MARIE PERDRIX
Né en 1966 à Bourg-en-Bresse
Vit et travaille à Paris

Jean-Marie Perdrix a nourri sa pratique artistique au cours de nombreux voyages, notamment à Ouagadougou où il crée un atelier de sculptures faites à partir de déchets en plastique fondus. Il revendique un art low-tech qui mêle savoirs ancestraux, pratiques collectives, résilience et recyclage. L'ambiguïté de l'objet artistique, entre profane et sacré, est au cœur de ses réflexions.

Cheval, Bronze à la chair perdue-1,
2012

Tête de cheval fondue dans un moule en bronze à la manière de la cire perdue
Fonte d'alliage de cuivre, de carbone et de cendre, 29 x 59 x 21 cm
Production à Koudougou, Burkina-Faso

En utilisant le fragment d'une vraie dépouille de cheval, Jean-Marie Perdrix nous met face à l'altérité du vivant et à l'altération de celui-ci, à la fois par le cours du temps et par l'intervention de l'homme. En effet, l'œuvre nous renvoie à notre peur de la mort et de la disparition inévitable.

En interrompant le processus de dégradation du corps à la manière d'un embaumeur, l'artiste fige la morphologie animale pour en faire un objet précieux dont les couleurs rappellent les masques mortuaires mycéniens. Pourtant, si la vision de la tête est frappante, c'est aussi parce qu'elle nous renvoie à notre propre violence, à commencer par celle des visiteurs qui surplombent la tête dont les aspérités à la surface montrent la fragilité.

Quel est le sens du geste artistique de conservation qui détruit la matière ? L'intervention humaine sur la dépouille animale est à double tranchant.

L'alliage entre l'organique et le métallique immobilise la tête de cheval dans un entre-deux insoutenable. La rencontre entre les matériaux nous renvoie métonymiquement à celle qui se joue à l'échelle du vivant. Ce contact ne peut-il être que violent, agonistique ? Ou peut-il donner lieu à une alchimie ? L'hybridité qui en résulte semble à la fois monstrueuse et fascinante.

DANIEL STEEGMANN MANGRANÉ
Née en 1977 à Barcelone (Espagne)
Vit et travaille à Rio de Janeiro
(Brésil)

Daniel Steegmann Mangrané vit et travaille actuellement au Brésil, où il s'installe à partir de 2004. Son intérêt pour les sciences naturelles l'amène en effet aux portes de Tijuca, la plus grande forêt urbaine au monde à Rio de Janeiro. L'ambiguïté de cette dernière, à la fois riche en biodiversité mais arrangée au gré des interventions humaines, constitue le cœur de son film *16 mm* (2008-2011). Dans sa quête de (re)connexion entre les êtres et matières, il ne cesse d'aller au-delà des dualismes hiérarchisants (humain/non-humain, nature/culture, sujet/objet). Il se nourrit ainsi de la phénoménologie et d'anthropologie pour offrir à *vivre* un réseau de « relations et de transformations mutuelles² », dépouillant l'artiste et l'humain de leur position de surplomb.

***Eri Sáli*, 2019**

Laiton - 13 x 3 x 1 cm
Multiple en 17 exemplaires
Don des Amis de l'IAC, Villeurbanne/Rhône-Alpes³.

Eri Sáli est une feuille. C'est ce que signifie la première partie de son nom, *eri*, en tupi-guaraní, un groupe de langues amérindiennes. La suite invite cependant à dépasser ce premier regard : la polysémie de

2. Daniel Steegmann Mangrané, « [...] si nous n'avons plus de sujets et d'objets, nous n'avons plus de spectateurs et d'œuvres d'art, mais des processus de relations de transformations mutuelles. Des combinaisons d'agents qui s'influencent mutuellement ». Fábio Zucker, « Conversation avec Daniel Steegmann Mangrané », in : Jacaranda, n° 4, mai 2017, p. 91.

3. *Eri Sáli* est un multiple de l'artiste Daniel Steegmann Mangrané, produit par les Amis de l'IAC à l'occasion de son exposition personnelle *Ne voulais prendre ni forme, ni chair, ni matière* en 2019 à l'Institut d'art contemporain.

sáli provient d'une logique formelle. Ce mot désigne aussi bien la feuille que le canot, la pointe de la flèche ou la vulve – autrement dit, un objet oblong et frémissant, en mouvement. Un tel amalgame de sens, éloigné de notre perception occidentale, nous incite à nous dépouiller de nos biais initiaux pour envisager la richesse de l'œuvre.

Au-delà du phénomène linguistique, *Eri Sáli* renvoie en effet à un travail mené de main d'homme et d'insecte : brouillant les frontières entre nature et culture, mais aussi celles qui existent entre les espèces (et particulièrement la dichotomie humain/non-humain), le geste de l'artiste se joint à celui d'un insecte qui ronge la feuille. Par le truchement de la chimie, puisqu'elle est préservée de la destruction totale grâce au laiton qui la compose, la feuille demeure, tout en incarnant une délicate fragilité.

Cette œuvre s'articule aisément avec *The Marias* de Kapwani Kiwanga, soulève ici un contraste frappant avec celles de Jean-Marie Perdrix et Mimosa Echard. Aux confins d'un dialogue quasiment impossible au vu de leurs dimensions situées aux extrêmes, nous heurtons à une confrontation sans aménité. Et sans réponse possible. Car tel est bien, entre autres, le travail plus généralement mené par Daniel Steegmann Mangrané – en relation avec les questions soulevées par cette exposition : conjointement à l'humilité, avec le recentrement de l'humain à sa place au milieu de la nature – *Eri Sáli* participe d'une dénonciation de son incurable puissance destructrice.

KAPWANI KIWANGA
Née en 1978 à Hamilton (Canada)
Vit et travaille à Paris

Kapwani Kiwanga est une artiste franco-canadienne qui a étudié la religion comparée et l'anthropologie à l'Université McGill de Montréal, et qui a notamment poursuivi son cursus aux Beaux-Arts de Paris. Elle s'intéresse à des histoires marginalisées ou oubliées, en mettant en lumière des asymétries de pouvoir en faisant dialoguer des archives, des récits historiques, mais aussi des réalités plus contemporaines. Elle emploie des matériaux et médiums très divers, s'essayant à la sculpture ou la photographie aussi bien qu'à la vidéo, la performance ou encore l'installation. L'artiste subvertit les systèmes de pouvoir en créant des œuvres qu'elle qualifie de « stratégies de sortie », nous enjoignant à arborer un autre regard sur l'existant.

The Marias, 2020

Installation avec peinture murale, deux plantes en papier sur socles personnalisés
Dimensions variables de l'installation
Dimensions des socles : 90,5 x 11,9 cm chacun. Hauteur des fleurs : environ 70 cm
Édition 1/3 + 1 EA

Les socles et le jaune vif de *The Marias* contrastent fortement avec la délicatesse des deux reproductions en fil d'acier et papier coloré d'une branche fleurie et d'une branche bourgeonnante d'une *Caesalpinia pulcherrima*, ou fleur de paon. La taille des socles, présentant les deux branches à hauteur humaine, nous invite à nous penser au sein du vivant et à nous pencher plus en détail sur la vulnérabilité de cette plante et sur ses évolutions au fil des saisons, comme une invitation à porter un regard attentif sur le renouvellement de la vie.

Les visiteurs peuvent être saisis par la dualité de la couleur jaune, présente à la fois sur les socles et sur tout un pan de mur. Elle est à la fois joyeuse, vivifiante ou presque violente, tout comme le soleil des régions tropicales où pousse la fleur de paon dont il est le symbole. À la fois bienfaiteur et destructeur, le jaune nous encercle et nous enveloppe, comme un environnement coloré. Il nous permet de saisir l'ambivalence de cette fleur, aujourd'hui employée de manière ornementale, mais utilisée auparavant pour ses propriétés abortives par les femmes en condition d'esclavage. S'agit-il d'une invitation à une forme de résistance ? Cette ambiguïté se retrouve également dans la multiplicité des manières d'être femme auxquelles l'œuvre renvoie, puisqu'elle fait référence aux femmes à qui l'on imposait à l'époque victorienne la confection de fleurs ornementales en papier, mais aussi à Anna Maria Sibylla Merian (1647-1717), naturaliste et artiste peintre ayant réalisé des illustrations botaniques au cours de voyages transatlantiques.

The Marias souligne par là toute le caractère ambivalent de ces recherches scientifiques élaborées dans une attitude destructrice par rapport au vivant. Cette œuvre nous invite ainsi à multiplier les perspectives afin de décentrer notre regard sur l'existant, afin, peut-être, d'envisager un futur autrement.

REMERCIEMENTS

L'Unité d'Enseignement « pratiques curatoriales », partenariat entre l'ENS de Lyon et l'Institut d'Art Contemporain, bénéficie du soutien de la Région Auvergne-Rhône-Alpes.

Nous tenons à remercier Stéphanie Fragnon, Isabelle Baudino, Katia Touzlian et David Gauthier pour leur accompagnement bienveillant et leur conseils avisés. Merci à l'équipe de l'IAC pour son investissement précis et précieux ainsi qu'à toutes celles et ceux qui nous ont apporté conseils et soutien tout au long de ces mois de préparation.

Pour la Région Auvergne-Rhône-Alpes

Laurent Wauquiez, Président de la Région

Sophie Rotkopf, Vice-présidente déléguée à la culture

Pour l'IAC Villeurbanne

Jean-Patrice Bernard, Président

Nathalie Ergino, Directrice

Jeanne Rivoire, Régisseur administratif et documentaire / collection

Romain Goumy, Régisseur *ex situ* / collection

Laura Langlet, Assistante communication

Katia Touzlian, Responsable du service des publics et des activités culturelles

Pour l'École Normale Supérieure de Lyon

Jean-François Pinton, Président

Emmanuelle Boulineau, Vice-Présidente aux Études

Christophe Cusset, Directeur du département Lettres et Arts

Olivier Neveux, Directeur adjoint du département Lettres et Arts

David Gauthier, Responsable Recherche-Création et de la Mission

Images

Isabelle Baudino, Professeure en culture visuelle

Stéphanie Fragnon, Professeure à l'École Supérieure d'Arts Appliqués –

La Martinière Diderot, Lyon



Villeurbanne bénéficie du label « Capitale française de la culture » pour l'année 2022, un projet piloté et financé par le ministère de la Culture avec le soutien de la Caisse de Dépôts

Soutenu par



Rédaction : Sarah Andriamahakajy, Mathilde Badie, Toni Quadri, Lou Geyer, Romane Tassel, Gabrielle Balagayrie, Louise Fiorio.
Document réalisé par le service des publics de l'IAC.

INCURABLES

Exposition du 6 mai au 24 juin 2022
À la Galerie Artemisia de l'ENS, Lyon
Dans le cadre de l'UE « Pratiques curatoriales »

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
15 PARVIS RENÉ DESCARTES — 69007 LYON
Entrée libre du lundi au vendredi de 9h à 18h

Visites commentées de 30 minutes par les commissaires :

- Vendredi 6 mai à 13h30
- Mardi 10 et mercredi 11 mai à 18h
- Mercredi 18 et jeudi 19 mai à 12h30
- Lundi 13 et mardi 14 juin, vendredi 17 et lundi 20 juin à 13h



La Région
Auvergne-Rhône-Alpes

villeurbaine

**INSTITUT
D'ART CONTEMPORAIN**
La Collection en enseignement supérieur